

# Souvenirs d'un S.T.O.



Philippe Déris

Depuis février 1942, je travaillais à Limoges, comme radiotélégraphiste, dans un réseau dépendant officiellement des P.T.T mais, en réalité de l'armée.

Depuis l'occupation de la zone libre, le 11/11/1942, nous étions pratiquement au chômage payé, heureusement ! Un jour, allant chercher ma carte d'alimentation, j'ai été abordé, par un gardien de la paix français, qui m'a demandé si j'avais été dans les Chantiers de Jeunesse ; venant de zone occupée, je n'avais pas eu ce plaisir. C'est pour cette raison que, peu de temps après, j'ai été convoqué pour partir en Allemagne.

Je suis donc parti vers Vienne le 23/03/1943. Arrêt à Paris à la caserne des Lilas, pendant 24 heures, puis, départ vers l'Autriche.

Nous avons dépassé Vienne pour continuer vers Strasshof (près de Bratislava) espèce de camp de concentration, où nous avons commencé à nous « initier » au paradis nazi.

Le logement : des baraques bien aérées avec une rangée de planches horizontales de chaque côté pour le couchage et des oreillers en planches également. Quant à la nourriture : rutabagas à l'eau, midi et soir plus une fine tranche de pain noir. Nous devions rester là deux ou trois jours. Il paraît que l'on avait trouvé quelques cas de typhus. Alors, nous avons attendu 15 jours environ. A ce moment, après une douche commune et une désinfection des bagages et des vêtements, nous sommes revenus vers Vienne.

Là, on nous a groupé dans une cour, pour nous trier. J'ai atterri dans une file qui partait pour une usine de fabrication de pièces pour moteur d'avions. Le soir, nous sommes arrivés dans le camp de Brunn. Les baraques étaient classiques : un couloir au milieu, cinq chambres de chaque côté. En bout : lavabos, W.C,

etc...

Dans chaque chambre, cinq châlits pour deux personnes, une en haut et l'autre en bas. Un placard pour chacun ainsi qu'une chaise et une table au milieu. C'était propre et mieux qu'à Strasshof. La literie un peu plus confortable. Il y avait un poêle par chambre, avec du charbon à volonté. Il suffisait d'aller le chercher, dans le noir et souvent sous la neige. Le seul problème était pour l'allumer.

Quant à la nourriture, ce n'était pas

merveilleux.

La base étant des patates, souvent à moitiés gelées, baignant dans l'eau.

Le luxe étant, rarement, de la semoule à l'eau ou de la purée de pois. La viande consistait en une ou deux tranches de mortadelle par semaine, plus un petit cube de margarine (2 cms x 2 cms). Trois tranches de pain, bien fines, complétaient le tout. A midi, à l'usine, c'était à peu près pareil.

A part ça, lever vers 6 heures, marche vers la gare (environ 2 kms) pour prendre le train qui nous menait à l'usine (10 à 15 kms environ).

Le travail, j'en ai souvent changé : monteur en téléphone, manœuvre, fraiseur, tourneur, accrocheur de wagon, et j'en passe...

Je ne peux pas dire que ce soit

le travail qui m'a beaucoup fatigué...

Le temps a passé et nous voila

vers avril/mai 1944. Les Américains avancent et Vienne est à la portée des bombardiers. L'usine est visée à plusieurs reprises, sans trop de dégâts, bien que le camouflage soit nul et la cible immense. La décision fut prise de la déplacer en Slovaquie. Beaucoup de mes collègues partirent là-bas.

Quant à moi, je fus désigné pour Berlin, avec quelques autres. Nous sommes partis, une dizaine, le 8 juillet 44. Première impression, des ruines et encore des ruines....

L'usine, je crois la plus grande d'Europe.

L'atelier « 23 », pour lequel je fus désigné, le plus grand de l'usine... Là, se faisait le montage des moteurs de Messerschmitt.

Cette usine était située dans la banlieue Sud, au milieu de la forêt et particulièrement bien camouflée. Je suis resté 2 mois environ dans cet atelier, nous avons été remplacé par des femmes déportées politiques. J'ai donc changé de boulot, à regret, parce que c'était paisible.

Je suis alors allé travailler sur des blocs de cylindres. J'ai essayé tous les postes (7 ou 8) mais, aucun ne me convenant, on m'a confié le transport de ces blocs vers un autre coin de l'atelier. Il faut dire que cette usine avait été sérieusement bombardée le 6 août 44 et qu'il y avait des dégâts et des victimes. De ce fait, il n'y avait plus de vitrages. L'hiver suivant, il faisait donc très froid.

Les pièces détachées n'arrivant plus, vu l'approche des Russes d'un côté et des Alliés de l'autre, le travail ralentissait. Ils essayaient de compenser par des journées de 23, 36 voire 48 heures.



Quant au camp, situé à Trebbin, plus au Sud, à la campagne, c'était à



**Baraque 32 Brunn**

peu près la même chose qu'à Brunn. Il y avait bien le chauffage central, mais il restait froid. La nourriture était peut être un peu meilleure mais ça s'amenuisait chaque jour, pour en arriver pratiquement à rien.

Autant dire que l'hiver 44/45 sans chauffage, sans nourriture, et vu les horaires de travail et le climat du secteur, fut plus que dur à supporter.

Pour finir, l'usine s'est arrêtée de tourner vers mars 44, faute de matériel.

L'Armée Rouge est arrivée au camp, vers le 25 avril 45.

Début mai, nous avons été transférés au camp de Torzina. Nous étions environ 12.000, libres, mais sans rien à manger sauf quelques

patates. Alors, là encore, le système « D » pendant un mois. Fin mai, les Russes nous ont descendus en camion et, après un contrôle, remis aux Américains.

Une nuit encore dans un camp puis, désinfection D.D.T. et voyage jusqu'à la gare pour prendre un train qui, au bout

d'une semaine, nous a mené à Metz.

Enfin le train pour Bordeaux et Blanquefort. Terminus. C'était le 6



**Train de la Croix-Rouge.**

juin 1945 vers 3 ou 4 heures du matin.

*Philippe Déris*